

JACQUES SOURMAIL

# JAPON

## *une histoire secrète*



**Editions Auréas**

Email : [aureas@aureas.com](mailto:aureas@aureas.com)

Internet : [www.aureas.com](http://www.aureas.com)

**Editions de Tournemire**

Email :

[edtournemire@wanadoo.fr](mailto:edtournemire@wanadoo.fr)



## AVANT-PROPOS

Les Japonais ont un sens profond de l'histoire, qui vivifie la mort et fait fleurir les tombeaux.

Leur mémoire est fidèle ; leurs souvenirs, durables et vivaces.

Toutefois, la représentation qu'ils se font du passé est assez singulière.

A la différence de beaucoup de peuples, ils n'ont imaginé aucune périodicité, aucun cycle : leurs philosophes ne leur ont jamais mis devant les yeux les grands âges du monde, le retour régulier des choses.

Ils n'adhèrent pas davantage à nos conceptions fluviales : le « torrent des siècles » est une métaphore qui n'éveille en eux aucun écho.

L'idée d'un écoulement continu, d'un courant inexorable qui acheminerait le monde vers sa fin, et chaque vie vers sa conclusion, est étrangère à la mentalité d'un peuple dont la langue ignore toute temporalité verbale.

En vérité, les Japonais concevraient plutôt le temps comme une *série d'impulsions isolées*, qui nous projettent d'un état dans un autre, palier après palier, jusqu'au dernier bond libérateur.

Lorsque ces sauts sont collectifs, ils appellent les paliers des *ères*. Il est bon d'avertir ici que ce mot d'ère signifie un dénombrement d'années commencé à un certain point que quelque grand événement fait remarquer, et auquel on rapporte tout le reste.

C'est ce qu'on pourrait appeler une Époque, d'un mot grec qui signifie s'arrêter, parce qu'on s'arrête là, pour considérer, comme d'un lieu de repos, tout ce qui est arrivé avant et après le saut décisif.

A ces ères, ou époques, les Japonais ont donné des noms, choisis avec un soin extrême. Ç'ont été souvent des noms de lieux, destinés à circonscrire le foyer où l'impulsion avait pris naissance, le centre d'où l'élan avait jailli : *ère de Nara, ère de Kamakura, ère d'Edo*.

Parfois, ils leur ont préféré des « noms propitiatoires », moins pour en décrire les réalisations effectives que pour en invoquer les promesses la-

tentes, en suggérer le « parfum », l'essence : ère *Showa* – du grand rayonnement ; ère *Heisei* – de l'épanouissement.

Nous nous sommes attachés à un petit nombre de ces ères. *Huit*, en vérité, sur les quatorze que comporte la computation nipponne traditionnelle.

Telles sont, dans notre chronologie : les Ebisus, ou les commencements de la civilisation ; Isé, ou la fondation de l'empire ; Osaka, ou la loi écrite ; Kamakura, ou la puissance de l'Hydre ; Edo, ou la paix rétablie ; Meiji, ou la rénovation accomplie ; Showa, ou l'Hydre terrassée ; Heisei, ou l'Homme nouveau.

Il ne manque pas d'excellents ouvrages consacrés à l'histoire du Japon. On ne s'attend donc pas que j'en donne ici une compilation supplémentaire. Au demeurant, qui oserait rivaliser avec le monumental *Japon from Prehistory to Modern Times*, de J. W. Hall, à qui nous devons les plus intéressantes analyses. Si l'on veut découvrir aussi complètement que possible l'histoire de ce pays, depuis les Aïnus jusqu'à nous, on peut recourir à cet ouvrage.

Si ce sont les arts auxquels on s'intéresse, les travaux de Richard Lane, enrichis d'illustrations somptueuses, suffiront parfaitement, et l'*Art japonais*, d'Alain Lemièrre, ne laisse presque rien à désirer. Quant aux religions de ce pays, René Sieffert, Louis Frédéric, Masumi Shibata surtout, et K. Asakawa, les font si parfaitement connaître, que je ne pourrais que les répéter.

Sont-ce les contes, les légendes, les poèmes, que l'on cherche ? On les trouvera partout facilement.

La partie des mœurs et des institutions est magistralement traitée par André Gonthier et Yosiyuki Noda.

Ne reste donc à l'ésotériste que la part cachée des choses, que la descente dans les gouffres de l'âme, chez un peuple particulièrement intériorisé.

Pour cela, et sans faire de l'érudition aux dépens de quiconque, nous avons plongé directement notre regard dans les chroniques vivantes que renferment les éthers de certains lieux.

Au pied du Fuji Yama, que j'aime à compter parmi les montagnes célestes dont j'ai aperçu la cime ; à Isé, dont la chaîne de côtes bleuâtres se détache sous un ciel d'or ; enfin, dans les noires entrailles des nécropoles

d'Osaka, se trouvent les principaux réservoirs de ces images que les occultistes appellent « akashiques ».

Elles représentent la suite des choses qui sont arrivées à un peuple dans tous leurs détails ; ce qui se fait par un condensé holographique, où l'on voit comme d'un coup d'œil tout l'ordre des temps.

Un tel abrégé, en vérité, vous propose un grand spectacle. Vous voyez tous les siècles se développer, pour ainsi dire, en peu d'heures devant vous ; vous voyez comment les ères se sont succédées les unes aux autres.

Ainsi, en considérant les « archives akashiques », vous sortez des bornes étroites où votre corps vous a enfermé, et vous vous étendez, en esprit, dans tous les âges.

Nous allons donc tenter d'exposer ici une histoire secrète du Japon.

On peut distinguer les siècles par les victoires des conquérants, par l'établissement ou la décadence des empires, par la politesse ou la barbarie des temps, par les grands hommes qui ont paru dans chaque âge. Cela, c'est l'*histoire connue*.

Mais on peut aussi le faire par les divers triomphes de la grâce et de la vérité, par la fermeté héroïque des sages, par les victoires cachées des justes sur leurs passions, par l'établissement du règne de la liberté sur les esprits et dans les cœurs. Cela, c'est l'*histoire secrète*.

Aussi cet essai doit-il être regardé beaucoup plus comme un itinéraire intérieur, comme une randonnée spéléologique, comme une endoscopie poétique, que comme un traité exposant des faits connus de tous.

D'ailleurs, je n'ai pas la prétention d'avoir perçu tous les éléments et tous les détails d'une société où je n'ai fait que passer.

Un moment suffit au peintre pour crayonner un paysage, au poète pour évoquer un état d'âme, au voyant pour suggérer le « flou irisé des choses » ; mais les années entières sont trop courtes pour étudier le fonctionnement d'une nation, et pour en approfondir les mécanismes complexes.

Après l'Inde familière, un monde étranger s'ouvre donc devant moi. Je vais rencontrer un peuple qui m'est inconnu, des hommes énigmatiques,

aux yeux desquels la vie n'est pas une propriété qui leur appartienne, tant ils la sacrifient aisément à leur patrie, à leur empereur, à leurs autels. Je passerai bientôt le détroit de Corée ; Kyoto ne sera pas loin ; je m'avancerai vers Isé et vers Osaka : c'est un nouveau tableau des labeurs de l'humanité, marchant où la Providence la guide, qui va se dévoiler à moi ; une nouvelle scène au milieu de laquelle me voilà maintenant transporté.

## OUVERTURE

*Je retournerai à l'Orient et à la Sagesse première et éternelle.  
(Rimbaud, Une Saison en enfer)*

On ne se sépare pas sans peine des compagnons de route avec lesquels on a vécu quelque temps. A Bombay, quand je vis mon frère russe et mon ami écossais (1) monter dans un taxi, me souhaiter un bon voyage, prendre le chemin du retour, et s'éloigner par une route précisément opposée à celle que j'allais suivre, je me sentis involontairement ému. Je les suivis des yeux, en pensant qu'ils allaient revoir bientôt notre vieille Europe. Je songeais aussi que, selon toutes les apparences, ces hommes et moi nous ne nous reverrions jamais ; que jamais nous n'entendrions plus parler les uns des autres. Je me représentais leur destinée si différente de ma destinée, leurs chagrins et leurs plaisirs si différents de mes plaisirs et de mes chagrins ; *et tout cela pour arriver finalement au même lieu intérieur !*

J'étais bien aise de quitter l'Inde de nuit : j'aurais eu trop de nostalgie à m'éloigner de ses temples à la lumière du soleil. Au moins, comme Agar, je ne voyais point ce que je perdais.

Mettant la bride à mes regrets, j'embarquais à bord de l'appareil qui devait me mener loin de cette terre familière. « Après les merveilles de l'Inde, me disais-je en me remémorant Defoe, après les merveilles de l'Inde, viennent les charmes du Japon ».

Et, déjà, l'océan se développait sous moi comme une vaste plaine.

A mesure que l'avion s'éloignait, je voyais s'enfoncer sous l'horizon les lumières de Bombay, et je distinguais, comme des tâches sur les flots, les différentes ombres des îles dont cette côte est semée.

---

1. Voir *Rendez-vous avec l'Inde*, du même auteur, dans la même collection.

Je fus, durant tout le vol, occupé d'un rêve singulier. Je me figurais être à bord d'un grand vaisseau noir quittant la terre pour quelque globe inconnu.

En arrivant à Osaka, sur l'énorme île artificielle qui sert d'aéroport à cette ville, le songe sembla prendre encore plus d'épaisseur : j'avais bel et bien changé de planète.

Jamais je n'ai tant pensé, tant existé, tant vécu que dans les voyages que j'ai faits, seul et à pied, au Japon.

La marche, dans ce pays, a quelque chose qui anime et avive les idées. Elle dégage l'âme, lui donne une plus grande audace d'imagination.

On se promène dans une sorte d'extase. Les yeux voient l'eau, la verdure, des paysages admirables. Des torrents, des rochers, des sapins, des bois verts, des montagnes, des chemins raboteux...

Le soleil, après son coucher, laisse dans le ciel des vapeurs rouges, dont la réflexion rend l'eau couleur de rose.

Un peu partout, de petits ruisseaux courent et bouillonnent dans des lieux solitaires, pleins de ces beautés touchantes qu'on ne trouve qu'au Japon.

J'avais laissé derrière moi la petite bourgade de Fujiyoshida, pour m'enfoncer dans une plaine où un fleuve guerrier grondait en entremêlant ses flots aux rochers et aux arbres.

Je n'aurais pas été malheureux de terminer mes jours dans cet endroit.

C'était un site d'une sauvagerie superbe. Entre des berges aux roches aiguës, le torrent, enflammé des feux du soir, déchirait son lit en s'écoulant. Irrité par le resserrement du défilé où sa pente l'engageait, il se montrait tumultueux. Partout, des écueils émergeaient en bouquets de verdure.

J'aperçus au loin le cône neigeux du Fuji, enveloppé d'une pluie de lumière. Je m'approchai de ses vastes flancs.

Ce que l'on admire par-dessus tout au Japon, ce qui fait le principal ca-

ractère de ce pays, ce sont ses montagnes. Tout ce qui vient de la nature, dans ces montagnes, paraît grand et indestructible ; tout ce qui appartient à l'homme y semble fragile et dérisoire : d'un côté, des arbres centenaires, des cascades qui tombent depuis des millénaires, des rochers vainqueurs du temps ; de l'autre, des ponts et des temples en bois. Serait-ce qu'à la vue des masses éternelles qui l'entourent, le Japonais, vivement frappé par la brièveté de sa vie, ne se soit pas donné la peine d'élever des monuments durables ?

Le mont Fuji, couronné d'une lumière vive et pure, est considéré comme sacré depuis la nuit des temps. Des dizaines de milliers de pèlerins en font chaque année l'ascension, par six voies d'accès différentes. La magnificence et la majesté de son aspect ravit les sens, émeut le cœur, élève l'âme.

On croit, chez les Japonais, que les neiges du Fuji-San, « immaculées et éternelles », ont une vertu sanctifiante. Ceux qui meurent au milieu de leur blancheur sont réputés exempts des peines de l'autre monde, et doivent habiter une région pleine de délices. Aussi envoie-t-on, des lieux les plus reculés, des urnes pleines des cendres des morts, pour les y déposer.

Le soleil descendait sur ce cône sacré. L'astre agrandi parut un moment immobile, suspendu au-dessus de la montagne, dont les neiges lointaines se couvrirent de rose.

Le ciel au couchant était d'un vermillon vif et ardent ; et l'étoile du soir brillait dans cette lumière de sang, qui faisait songer à la réverbération lointaine d'un incendie. Au-dessous de cette belle étoile, s'arrondissait le disque large et rougissant de la lune, dont on distinguait clairement la circonférence, comme le trait du pinceau le plus délié.

Bientôt, des espèces de rayons incarnats, partant d'un centre commun, montèrent au zénith ; ces couleurs s'effacèrent, se ranimèrent, s'effacèrent de nouveau, jusqu'à ce que l'obscurité, envahissant l'horizon, confondît toutes les nuances du ciel dans une universelle ténèbre, légèrement bleutée.

Et ce fut la nuit.

Au milieu des arbres éclairés par la lune, j'aperçus soudain plusieurs formes qui glissaient dans l'ombre et disparaissaient subitement.

Poussé par la curiosité, je m'avance, et j'entre dans la clairière où s'étaient évaporés les mystérieux fantômes.



Au centre de cette clairière, dans une lumière cendrée, se dressait la silhouette élancée et redoutable d'un grand monolithe noir.

La première chose qui frappait dans cet objet, c'était sa couleur absolument ténébreuse.

L'étrangeté des proportions attirait ensuite l'attention, et suscitait une vague angoisse. La forme du monolithe était à peu près celle d'un ovale dont l'ellipse serait allée en se rétrécissant : cela n'avait de rapport, ni avec un art contemporain, ni avec un culte ancien.

Des lettres en spirale circulaient autour de ses bords.

On aurait dit un piédestal taillé par des êtres séparés de toute communauté humaine, griffé d'inscriptions par des appendices mystérieux.

Nul bruit ne se faisait entendre, hors celui de quelques oiseaux effrayés qui frappaient la voûte des arbres de leurs ailes.

Il commença à s'élever du sol des tourbillons de fumée, qui s'enroulèrent en hélices ondoyantes autour de la flèche d'obsidienne, comme les anneaux d'un reptile énorme et improbable. La clairière n'était plus déserte : une foule de silhouettes silencieuses s'y pressait. Elles paraissaient brouillées, lointaines, incertaines.

Ces pâles adorateurs tournaient sans cesse autour de la pierre. Rien ne pouvait les soustraire à son magnétisme. Ils étaient entraînés par un pouvoir fatal. La force du monolithe les attirait, ainsi que les regards d'un serpent fascinent les oiseaux dont il fait sa proie.

Puis le monolithe parut se balancer, danser, se déformer étrangement sous mes yeux écarquillés, qui voyaient voltiger une multitude d'étincelles et de bulles de lumière.

J'éprouvais dans ce moment un effet remarquable de la puissance de l'esprit et de l'indépendance de l'âme à l'égard du temps : mon regard s'ouvrit d'un coup sur les premiers âges du Japon, sur les époques où ses îles étaient couvertes d'épaisses forêts peuplées d'ours et de monstrueuses tortues.

Nulle part, en ce temps-là, il n'existait de villes ; nulle part ne se montraient les signes d'une activité civilisée.

Maintenant, nous allons regarder le Japon évoluer ; suivre le progrès du temps et des choses. Mais le lecteur doit être averti qu'en explorant

l'histoire secrète de ce pays, nous allons aborder à des rivages étrangers, et rencontrer des hommes d'une toute autre texture que la nôtre.

Nous allons découvrir un peuple qui ne nous est pas familier, des mœurs surprenantes, des usages différents, d'autres paysages, d'autres horizons, un ciel nouveau, une nature nouvelle.

Cette terre antique, retentissante de la voix des siècles, va s'ouvrir à nous ; l'histoire nous déroulera une autre page des révolutions de l'espèce humaine.

## PREMIERE ÈRE

### LES EBISUS, OU LES COMMENCEMENTS DE LA CIVILISATION

*Ima wa mukachi*  
(« C'est maintenant du passé »)

Les âges antédiluviens du Japon sont dissimulés par un rideau de brume ; l'histoire ne sait rien des choses tragiques qui s'y sont déroulées.

Excepté un fait : des hommes étaient présents sur ce finistère de l'Asie lors du cataclysme qui l'a séparé du reste du continent.

En effet, des traces d'occupation humaine sont attestées dans l'archipel depuis des centaines de millénaires. Trois ou quatre alluvions de races antiques superposées ont formé la race japonaise.

Et tout d'abord, les *Emishis* et les *Ebisus*.

On peut être assuré que les *Ebisus* sont d'origine arctique. La Sibérie ou l'Alaska doivent avoir été leur berceau.

Il s'agit d'un groupe ethnique qui s'est dégagé de la race blanche avant que celle-ci n'ait acquis ses caractéristiques morphologiques définitives. Les *Ebisus* ont certainement du sang mongol, ou altaïque, dans les veines ; mais pas un seul globule de sang chinois.

Les *Emishis*, surnommés « les barbares à l'aspect de crevette », par al-

lusion à leur petite taille et à l'étrange hirsutisme qui leur vaut des barbes et des chevelures immenses, les Emishis sont les populations réchappées de l'ancien continent qui dominait l'hémisphère austral, avant sa fragmentation en milliers d'îles.

On peut donc dire que les Ebibus, venus du Nord, se rattachent au monde turco-mongol ; tandis que les Emishis, émergés du Sud, appartiennent à l'univers polynésien.

Les premiers ont été totalement assimilés, et nulle trace n'en subsiste ; des seconds il reste quelques débris : les tribus Aïnu de l'île d'Hokkaïdo, peuple grossier qui en est resté aux sensations.

La grande race inconnue, qui a fondé le royaume du Japon en descendant de Corée, a donc dû rencontrer sur sa route une ethnie australoïde mêlée d'éléments arctiques. La race japonaise est née de ce triple mélange.

Jetons maintenant les yeux sur le composant le plus ancien de ce mélange : regardons les Emishis.

Saisissons-les à l'heure de la préhistoire, aux temps où la nature tâtonnait encore, ne sachant pas au juste si elle faisait des hommes ou des monstres.

Regardons-les, mais n'espérons pas fixer définitivement les images de ces ombres : elles passent, elles coulent. – Nous aussi, qui suivons leur destinée, un torrent nous emporte, orageux, trouble...

Des forêts brutes, hideuses et mourantes.

Sous ce ciel avare, dans cette terre vide, on ne voit que de petits villages sales et déserts, de vilaines huttes, de la malpropreté, de la pauvreté.

Voici tout de même quelques habitants qui rentrent de la chasse. Le temps va vite, ils changeront ; mais pour le moment ils ont encore quelque chose de la nature primitive de l'homme.

Ces êtres semblent situés au dernier degré de l'échelle de l'évolution. Petits de taille, chétifs de constitution, grêles de forme, avec des cheveux tombant jusqu'à la ceinture ; un observateur pourrait cependant soupçonner en eux une certaine intelligence restée à l'état rudimentaire.

Restreints par la nature dans un cercle étroit, ils sont réduits à un petit nombre de sensations, qui sont les seules sources de leurs besoins, de leurs désirs, de leurs idées.

Leur caractère est grave, sérieux, sec, taciturne. Ce sont des individus simples et rudes. Toujours le fer à la main, ils regardent la paix comme le plus ennuyeux des états.

Les vents, la neige, les frimas font leurs délices.

Il est certain qu'ils paraissent plus fermes contre la douleur que nos races modernes ; ce n'est pas qu'ils souffrent plus courageusement, mais ils souffrent moins ; car ils sont moins sensibles de corps comme d'esprit, ce qui tient à une civilisation rudimentaire et à des organes endurcis par le climat.

Leurs femmes vivent ordinairement enfermées, et n'ont pas de paroles à prononcer. Leurs enfants, dans leurs jeux, se déchirent entre eux avec les dents et les ongles.

Au commencement, les peuples des îles Vertes – qui ne s'appelaient pas encore le Japon (1) – vivaient sans art, sans éducation, presque sans lois. La vertu, ils l'ignoraient ; la propriété, ils n'en avaient pas ; la violence seule était leur règle.

Les Emishis ne cultivaient pas la terre ; ils n'y étaient pas attachés. Ils étaient errants, vagabonds ; et dès qu'un plus fort voulait les rassembler et leur ôter leur liberté, ils se retiraient dans les bois avec leur famille.

Ils finirent cependant par se regrouper sous des chefs ; et vécurent dès lors dans un état despotique, dont le principe était la crainte. C'étaient en effet des hommes à qui on ne faisait rien faire qu'à coups de bâton.

Ce peuple avait un caractère si atroce et si bizarre, que ses chefs n'avaient aucune confiance en lui : ils ne lui mettaient devant les yeux que des menaces et des châtiments.

Il faut dire qu'en cet âge-là, le climat du Japon était tel qu'il favorisait prodigieusement la guerre et le crime.

Les chefs des Emishis étaient de petits seigneurs brutaux, souvent isolés, pirates sur la mer, violents sur la terre, sans freins et sans lois.

Sitôt qu'un enfant pouvait la porter, on lui mettait dans les mains une arme ; dès ce moment, il entraînait dans l'âge mûr.

---

1. Leur nom définitif, NIHON ou NIPPON, ne sera fixé que plus tard, au début de notre ère.

Avant cela, son dressage avait été ce qu'on devine : une discipline de punitions, de fouets, de pleurs – un enfer préalable.

Les guerres maintenaient les Emishis dans un état étrange d'effort et de tension, de luttes perpétuelles ; dans la nécessité de veiller sous les armes, attentifs à tout et terribles.

Il est vrai que ces hommes n'avaient guère d'arme que la massue, ou tout au plus un gros et court poignard : c'était de tout près, et corps à corps, nez à nez, qu'il fallait éventrer l'ours (1), ou renverser l'adversaire. Le *sumo*, où l'on voit de lourds frelons ventrus frotter leurs ailes les uns contre les autres, le *sumo* évoque symboliquement ces combats.

Les Emishis ne croyaient pas en un « Etre des êtres » : ils étaient panthéistes. A leurs yeux, un torrent, une roche, une grotte, une cascade, une souche, un insecte, étaient des dieux – des *kamis* (2).

Dans un rocher de forme étrange, dans un vieil arbre noueux, dans une fontaine jaillissante, dans un volcan vomissant, ils apercevaient des forces élémentaires, qu'il leur fallait adorer comme *kamis*.

Ils tremblaient devant les puissances gigantesques qui se cachaient au sein des fleuves et des rivières, et dont les pas faisaient tressaillir les montagnes. Ils imaginaient dans la mer des Léviathans laissant des traces comme des abîmes. Leur esprit était enténébré de superstitions et de frayeurs serviles.

Cette mentalité héritée des antiques Emishis continue d'alimenter au Japon un puissant courant chamanique, de nature irrationnelle. On assiste périodiquement à des floraisons de sectes nouvelles, qui se mettent à germiner de façon malsaine. Alors les « anciens dieux » ressurgissent, les mages et les devins réapparaissent, et toute une jeunesse désaxée s'abandonne à la vénération du surnaturel.

Les premiers Emishis, semble-t-il, ne sacrifiaient à leurs dieux que de l'herbe. Puis le désir naturel de plaire à la divinité multiplia les cérémonies. On consacra aux esprits de la nature des lieux particuliers ; il fallut qu'il y eût des prêtres pour en prendre soin. Ainsi naquit le culte *shintô*.

---

1. Qui abondait alors, dans ce pays de froid hiver.

2. Ce terme est l'équivalent exact des *devas* indiens, des *élémentaux* de l'occultisme médiéval, et des *esprits élémentaires* de la kabbale.

Le shinto insiste tout particulièrement sur une certaine idée de la *pureté corporelle*, nécessaire, selon lui, pour approcher des lieux les plus agréables aux dieux, et dépendante de certaines pratiques. Tout comme dans le tantra indien, les rites de purification sont considérés du seul point de vue de leur « utilité occulte ». Seule compte l'efficacité des gestes, et non l'intention qui les guide. L'éloge de l'efficacité magique d'un acte parfaitement accompli est aussi ancien que l'humanité.

Dans ces conditions, on comprend pourquoi le shinto a pu traverser les âges et rester ancré au cœur de la culture japonaise. Une religion chargée de beaucoup de rites attache plus à elle qu'aucune autre : on tient beaucoup aux choses dont on est continuellement occupé.

Même si sa pratique a pu dégénérer et se charger peu à peu de prescriptions futiles, le shinto, religion dépourvue de métaphysique et de morale, religion sans conscience ni tourment, est demeurée chère au cœur des Japonais.

Ils lui sont très attachés. Et comme ce culte attribue une âme à tout, même aux objets inanimés, ils organisent, encore aujourd'hui, des cérémonies expiatoires en mémoire des vieux chapeaux, des poupées cassées, et des tondeuses à gazon hors d'usage...

On parvient à distinguer dans ces usages quelques traces des mœurs des anciens jours, et à retrouver chez les modernes habitants de l'Archipel des souvenirs des Emishis et de leur mentalité étrange.

Chez les Emishis, c'était déjà un péché, et même un crime, de mettre un couteau dans le feu. C'en était un autre de s'appuyer contre un arbre de la main gauche, de rompre un os avec un autre os ; mais ces mêmes individus sourcilieux ne croyaient pas qu'il y eût de faute à violer sa parole, à ravir le bien d'autrui, à faire injure à un homme, même à le tuer.

Le shinto ne leur défendait que d'irriter les dieux par des gestes : il arrêta leur main, mais négligeait leur cœur.

« Il faut s'adapter aux circonstances », disaient leurs sages : aussitôt les ingrats secouaient le poids de la reconnaissance, les ambitieux abandonnaient le vaincu, les poltrons se rangeaient au parti du vainqueur. Merveilleuse sagesse des Emishis ! Leurs maximes, toujours superflues pour la vertu, ne servaient que de prétexte au vice, et de refuge aux lâchetés du cœur !

Ces hommes croyaient bien en une espèce de damnation, mais c'était

pour punir ceux qui avaient manqué d'aller nus en certaines saisons, qui étaient allés chercher des huîtres sans se couvrir la tête, qui avaient agi en oubliant de consulter le chant des oiseaux. Aussi ne regardaient-ils pas comme péché l'ivrognerie et le dérèglement des mœurs ; ils croyaient même que les débauches de leurs enfants étaient agréables à leurs dieux. « Les lois qui font regarder comme nécessaire ce qui est indifférent, ont cet inconvénient qu'elles font considérer comme indifférent ce qui est nécessaire », écrit Montaigne.

Voilà pourquoi le shinto n'a presque pas de dogmes, et ne propose aux Japonais ni paradis, ni enfer.

Chose qui ne contrarie pas outre mesure les dévots des kamis, car les Japonais n'ont rien d'un peuple mystique. Ils se caractériseraient plutôt par une aimable indifférence à l'égard des réalités de l'au-delà.

L'*homo nipponicus* n'a pas non plus la fibre métaphysique : il ne croit pas au mal – au mal qui souille. Point de péché mortel pour lui ; seulement des désordres relatifs et temporaires. Affaires de circonstances...

En conséquence de quoi, l'œil de Caïn ne tourmente guère cet homme. Il est peu sensible au remords, lequel naît de notre propre regard ; mais il l'est bien davantage à la honte, liée au regard des autres. Le remords suppose de reconnaître le mal ; quand la honte ne nécessite que de réagir au laid.

En privé, les Japonais s'avouent assez indifférents aux débats et aux querelles théologiques. Ils n'attendent rien du ciel, et se montrent peu crédules aux promesses des religions.

Et c'est précisément parce que cette race, réaliste et positive, ne se soucie d'aucun Jugement dernier, n'a nullement cure du paradis et de l'enfer, qu'elle a fait du shinto sa religion d'élection : les âmes des peuples choisissent les dieux de ces peuples.

Toute religion est subordonnée à une conscience nationale, dont elle est le simple fruit et le développement naturel. Il faut d'abord poser l'âme, avec ses énergies propres, ses penchants, ses pentes ; il faut d'abord poser l'*archétype national*, on peut ensuite comprendre l'apparition des dieux.

Ces dieux sont *effets*, avant d'être causes (1). Il est fort essentiel de bien établir que, d'abord, ils sont *les fils de l'âme d'un peuple*. Autrement,

---

1. Toute religion découle du génie d'un peuple ; ensuite, à son tour, elle influe sur lui. C'est le *circulus naturel*.



si on les laisse dominer, tomber du ciel, s'imposer à l'âme, ils oppriment, englottissent, obscurcissent. – Et les mornes brouillards de l'intégrisme descendent sur le monde.

Les Emishis se faisaient des dieux de tout. Ils avaient panthéonisé la nature. A leurs yeux, l'homme n'était qu'un élément accessoire de cet ensemble, un promeneur insignifiant, qui devait passer discrètement, sans rien déranger autour de lui.

Il y a au fond du shintoïsme une certaine chimère écologique : cet inquiétant fantasme de la « Terre pure », de la terre « qui ne ment pas ». On sait combien ce mirage devait travailler plus tard le totalitarisme nippon, et son jumeau obscur, le nazisme allemand (1) (2).

Pour les Emishis, donc, un million de génies ardents règlent les mouvements du monde. Ce sont eux qui soupirent dans les antiques forêts, qui parlent dans les flots de la mer, et qui versent les fleuves du haut des montagnes. Nés du souffle du cosmos, à des époques différentes, ces esprits n'assument pas tous la même fonction dans la génération des événements : les uns, favorables et féconds, répandent la prospérité ; les autres, destructeurs et malfaisants, sèment la désolation. A ceux-là appartient la direction des saisons, des moussons et des pluies : ils font mûrir les fruits, ils élèvent les plantes et les fleurs ; à ceux-ci a été donné tout pouvoir sur les typhons, les séismes et les volcans ; ils apportent avec eux la guerre, la famine et la mort. Ce sont des êtres qui errent la nuit sur la terre, redoutés des hommes et détestés des dieux.

Des êtres qui ont, paraît-il, le pouvoir d'exciter les tempêtes : dans les soulèvements de la mer, dans les tourbillons de l'atmosphère, les Emishis croyaient entendre gronder la colère de ces « dieux d'en bas ».

Ils pensaient aussi que de tels démons avaient pour origine l'âme des hommes assassinés. Le shinto établit, en effet, qu'un homme tué par violence devient un kami en colère contre la société, à qui il demande sa ration de sang.

« Ceux-là sont impies envers les dieux, dit Platon, qui pensent qu'on les apaise aisément par des sacrifices ». – Les Emishis étaient donc

---

1. Dont les préoccupations écologiques et la philosophie naturaliste trouvèrent à s'exprimer, comme on le sait, dans les lois de Nuremberg. Ces mêmes outrances trouvent aujourd'hui une traduction plus folklorique dans les gesticulations des moineillons verts de l'Eglise antitransgénique, adeptes du Josébovisme et membres de la secte des Faucheurs.

2. Du même auteur, dans la même série, à paraître : « L'Allemagne ».

impies.

Pendant, leurs sacrifices ne consistaient pas en de vaines oblations symboliques ; le rôle de leurs prêtres ne se bornait pas à de simples balbutiements des lèvres. On rencontrait parfois, dans les bois, un arbre mort que le fer avait dépouillé de son écorce. Cette espèce de fantôme se laissait distinguer par sa pâleur au milieu des verts jaillissements de la forêt. Adoré sous des noms imprononçables, il incarnait une divinité formidable pour les Emishis, qui dans leurs joies comme dans leurs peines ne savaient invoquer que la mort.

Autour de ce simulacre, quelques sapins, dont les racines avaient été arrosées de sang humain, portaient suspendus à leurs branches les os des anciennes victimes déchirées dans les dernières immolations ; le vent les agitait sur les rameaux, et ils rendaient, en s'entrechoquant, des murmures macabres.

Mais regardons. Allons contempler ce spectacle dans les volutes du monolithe noir.

... Par une de ces nuits sans lune dont les ombres épaisses se referment sur le voyageur, des hommes se sont rassemblés autour d'un grand sapin écorcé.

Quel brouillard autour de cette foule ! L'air est dense de voix et de cris. L'ivresse et le vertige y planent.

Au pied de l'arbre s'agite une chose verdâtre avec de grands yeux sail-lants. C'est au genre batracien qu'elle appartient, assurément. De quel marécage de la mort est sortie une si choquante créature ? Toutes les choses impies, tous les noirs secrets qui fuient la lumière du jour, se reflètent dans ses pupilles. C'est un membre du Peuple de l'abîme, race d'êtres flottant aux confins des trois règnes.

Ses yeux, surtout, inquiètent. Leur brillant, leur transparence, l'étrange façon dont ils errent, regardant sans regarder... tout cela vous remplit d'une frayeur primitive. Détournons la tête, de crainte de croiser le regard du dieu.

On aperçoit un peu plus loin un spectacle qui soulève le cœur ; c'est une masse molle et sanglante, sur laquelle des prêtres marchent des deux pieds ; un tas de corps nus, blancs et sacrifiés, qu'on a amoncelés là pour complaire à la bête insatiable.

Et ce n'est là que le prélude d'une scène plus épouvantable encore !

La foule, maintenant, demande à grands cris le sacrifice d'une nouvelle victime : « Le dieu veut du sang, Il a parlé dans les bois. (*Une pause*). Le dieu veut du sang, Il a parlé dans les bois ! »

Aussitôt, on apporte un bassin de fer, qu'on place au pied de la gibbeuse créature. Des prêtres, le vêtement en désordre, la tête échevelée, tenant un coutelas à la main, et une torche flamboyante, s'avancent pour offrir l'hostie abominable...

Telle est la laideur de nos actions quand nous sommes, pour ainsi dire, laissés seuls avec notre corps, et que nous renonçons à notre âme.

Alors les anciens dieux se réveillent – les dieux d'en bas, les dieux infernaux – et ils s'en viennent prendre possession du monde (1).

Mais revenons aux âges préhistoriques.

Vers 3000 avant notre ère, un événement important se produit dans l'Archipel : les *Ebisus*, nation inconnue et mystérieuse, viennent tout à coup de paraître en armes sur les rivages des Kouriles. Ils prennent pied dans les territoires du Nord, et se montrent pour la première fois aux Emishis épouvantés.

Rien ne permettra à ces deux peuples de s'entendre : les Ebisus, descendus du pôle, voient tout dans la pensée ; les Emishis, remontés du midi (2), cherchent tout dans la matière.

Ces derniers, on le sait, méprisent et malmènent leurs compagnes ; les Ebisus, eux, confient aux femmes les secrets les plus importants ; souvent, même, ils soumettent à un conseil formé de leurs filles et de leurs épouses les affaires qu'il n'ont pas pu régler entre eux.

Ils placent certaines « Mères » au sommet de leur hiérarchie religieuse ; ils en font de grandes prêtresses, de dignes hiérophantides. « La mère vaut plus que mille pères, disent-ils ; le champ vaut plus que la semence ».

---

1. C'est ce qui se produira au XX<sup>e</sup> siècle, lorsqu'une porte interdite – une porte *condamnée* – sera imprudemment poussée par certaines fraternités occultes, comme la Thulé allemande ou le Kokuryukai nippon. On verra alors les ésotéristes noirs du Japon, et leurs redoutables cousins nazis, pénétrer dans une « *pièce obscure aux murs noyés d'ombre* », pour y ressusciter les anciens dieux du shinto et les divinités primordiales des Germains.

2. Ce « Midi infesté d'erreurs » dont parle Milton.

Partout, à côté des dieux, ils font siéger et régner les épouses des dieux. « Un kami n'est un kami qu'autant qu'il est double : *mâle et femelle* ».

Quant aux enfants des Ebisus, ils sont d'un caractère fin, aimable et sensible, passant de la tristesse à la joie et de la joie à la tristesse avec une extrême mobilité.

Venus d'une terre de haute civilisation, les Ebisus soumettent leur liberté à des lois. On sent quelque chose de délicat dans leurs mœurs ; on sent qu'ils sont nés dans ces régions boréales d'où sont sortis tous les arts, toutes les sciences, toutes les religions.

L'Emishi, lui, venu des îles des mers du sud, et jeté pour ainsi dire par hasard sur les rivages du Japon, l'Emishi est encore enfermé dans sa fière et cruelle indépendance. Il veut à ses festins de la chair et du sang. Au lieu de la couverture de laine, il conserve la peau d'ours ; au lieu de la lance, il a le couteau ; au lieu de l'épée, la massue.

Il ne tient pas, par son origine, à de grandes nations civilisées : ses ancêtres ont vécu dans la jungle, les contemporains de ses aïeux sont de vieux arbres encore debout. Monuments de la nature, et non de l'histoire, les tombeaux de ses pères s'élèvent inconnus sur des plages ignorées. En un mot, tout annonce chez l'Emishi un sauvage ; tout indique chez l'Ebisu l'homme civilisé.

Dans les éthers du Monolithe, les Ebisus, que j'ai aperçus au milieu des forêts du Japon, m'ont paru d'une taille plutôt élevée.

Leur démarche était fière. Ils étaient bien faits et légers. Ils avaient la tête ovale, le front haut et arqué, le nez aquilin, les yeux grands et coupés en amande, le regard singulièrement doux. Aussitôt qu'ils se mettaient à parler, on entendait une langue chantante et fortement aspirée ; on apercevait de belles dents éblouissantes de blancheur.

Leurs femmes avaient un port noble ; et, par la régularité de leurs traits, la beauté de leurs formes et la disposition de leurs voiles, elles rappeaient un peu les belles statues de nos déesses antiques.

Elles allaient pieds nus, souvent armées d'un glaive. J'avais sous les yeux les ambassadrices d'une nation descendue des régions arctiques quand la terre avait changé d'âge.

Il existe au Japon des sanctuaires pleins du souvenir de l'antique race des Ebisus.

Mais les Ebisus, quant à eux, ont disparu.

Faisons-les revivre un instant, dans les fumées du monolithe noir.

... Une source d'eau vive, environnée de hauts arbres, tombe à grands flots d'une roche élevée ; au-dessus de cette roche, on voit un temple dédié aux esprits du lieu.

Sur le parvis du temple, chef-d'œuvre d'élégance et de simplicité, un homme se tient assis, souriant d'un air paisible qui ne l'abandonne jamais. Il semble attendre quelque chose, mais ne paraît ni curieux ni empressé. L'aura dont ce prêtre est enveloppé ne diffère de celle des hommes d'aujourd'hui que parce qu'elle étincelle de deux rayons de lumière. Cela annonce un sage – un homme informé des disciplines qui font l'esprit solide et le corps robuste.

Une haute dame, l'hiérophantide, s'approche du sage. Elle est vêtue d'une robe de fil teinte de pourpre. Ses traits offrent, au premier coup d'œil, un mélange inexplicable de barbarie et d'humanité ; c'est une expression de physionomie naturellement forte et sauvage, corrigée par on ne sait quelle habitude étrangère de pitié et de douceur.

La prêtresse, suivie du sage, entre dans les bâtiments du temple, où brillent l'ambre, l'airain et l'écaille de tortue. Des serviteurs, tenant une aiguière d'or et un bassin d'argent, versent une eau pure sur les mains du couple ; puis ils prennent un calice, le purifient par la flamme, y mêlent l'eau et la cendre, et répandent à terre la libation sacrée, afin d'apaiser les dieux. Alors on voit s'éloigner, s'enfoncer derrière les colonnes, se perdre dans l'ombre du temple, le pontife et sa compagne qui s'en vont célébrer les plus redoutables mystères...

Les Ebisus, en tant que race, ont disparu depuis longtemps ; cependant ils nous ont laissé une espèce de testament spirituel : leurs anciennes chroniques.

Que lisons-nous dans cette Genèse vénérable des Ebisus, dans les hymnes de leur *Kojiki*, incontestablement l'un des premiers ouvrages du monde ?

Des récits et des mythes.

Le *Kojiki* retrace le souvenir des affaires humaines et des choses du ciel, et il fait naître au fond de l'âme, par ce mélange, un sentiment et des pensées que peu de textes ont su inspirer.

Il contient, en outre, deux ou trois des plus beaux vers que la plus belle poésie ait jamais confiés à la mémoire des hommes :

*Il écume, Il frémit, Il dévore la terre ;  
La trompette sonne, Il dit : Allons !*

Voilà de la grande, de la haute poésie.

Malheureusement, le Kojiki se sert d'une langue sans doute trop éloignée de la nôtre pour que nous puissions en goûter toutes les subtilités et tous les raffinements.

Transmis longtemps de bouche en bouche, ces chants, qui forment les brillantes archives du Japon, ont pu rajeunir de langue et de forme ; mais ce qu'ils nous décrivent remonte assurément à des temps très antiques.

Appartiennent-ils à un âge du monde antérieur à celui de la Bible et des Vedas ? Je laisse ces questions à décider aux habiles. Écoutons simplement ce chant, dont l'air était une espèce de récitatif très élevé dans l'intonation, et descendant aux notes les plus graves à la chute du vers (1) :

*Izanagi et Izanami (2), d'un élan commun, engendrèrent la lumière. –  
Une flamboyante aurore !*

*Arrive donc, Lumière ! et donne leur forme aux choses.*

Où trouver, dans toute notre antiquité, rien d'aussi troublant, rien d'aussi singulier, que les bizarres aventures de ces divinités jumeaux et hermaphrodites qui donnèrent naissance à la multitude des dieux et des hommes ?

On sent couler dans ces Anciennes Chroniques toute la sève du Japon primitif.

Pleines d'une étonnante poésie, elles respirent aussi une audace de vision qui laisse bien loin en arrière nos cosmologies modernes :

---

1. Il est à remarquer qu'un seul et même mot, *uta*, désigne en japonais la poésie et le chant...

2. Izanagi et Izanami sont les Jumeaux primordiaux, qui engendrent tous les autres dieux et kamis. Unis par leur gémellité, ils fusionnent, de plus, par le mariage : Izanami est la « sœur-épouse » d'Izanagi. Il y a, dans ce démiurge hermaphrodite et homozygote, plus de mystère et de sagesse que dans toutes nos cosmologies réunies.

*Au début, quelque chose qui ressemblait à un nuage flottait dans le vide. Quand l'éclair eût jailli, au milieu de cette nuée, une chose se créa, qui faisait songer à une pousse de roseau émergeant de la boue.*

C'était notre univers.

Si le seul moyen de voir un pays dans toute sa vérité, est de le voir avec ses traditions et ses légendes, alors c'est le Kojiki à la main que l'on devrait parcourir le Japon.

Les Ebisus semblaient très versés en astronomie. Ils étudiaient « le chœur des astres et leurs concerts » ; et les premiers objets qui frappaient le regard dans les lieux où ils vivaient, les plus hauts bâtiments dressés sur les promontoires de l'Archipel, étaient des tours consacrées à l'observation du ciel.

Ces monuments environnés de bois et de rochers, vus dans tous les accidents de la lumière, tantôt au milieu des nuages et de la foudre, tantôt éclairés par la lune, par le soleil couchant, par l'aurore, devaient rendre les côtes du Japon d'une incomparable beauté.

Les Ebisus avaient longtemps redouté ce dôme ajouré du ciel qui recouvrait leur tête ; puis il leur était arrivé ce qui arrive à quiconque marche sur l'objet de sa frayeur : la peur s'était évanouie et avait fait place au savoir.

Leurs voyants leur avaient affirmé qu'il y avait des milliards de globes lumineux, tout semblables au soleil, placés à des distances inconcevables ; et des myriades de milliards de globes opaques, pareils à la Terre, circulant autour des premiers.

Leurs sages leur avaient ensuite enseigné que c'était du sein même du mouvement de ces corps que naissaient l'équilibre des mondes et le repos de l'univers.

Les Ebisus avaient une philosophie à la fois subtile et austère, qui leur déconseillait les écarts et tendait au contraire à ramener l'esprit à l'amour des choses simples et harmonieuses : elle annonçait déjà l'éthique du zen.

Ainsi, patients et sobres, ils mêlaient l'idée de la mort à tous les actes

de leur vie, afin de les rendre plus graves.

On ne peut éviter la mort ni pour soi ni pour les autres, disaient-ils, mais la pitié veut, du moins, que nul ne meure sans avoir vécu, sans avoir aimé, transmis par l'amour sa petite flamme, accompli ce doux devoir qu'impose la tendresse des dieux.

Ç'aura été le privilège de cette grande race que d'avoir vu, là où les autres peuples ne voyaient rien encore ; que d'avoir pénétré des mondes d'idées et de pensées, à travers des épaisseurs incroyables de dieux entassés les uns sur les autres. Et tout cela sans effort, sans critique, sans amertume – par le seul fait d'une optique merveilleuse, par la seule force d'un regard, non pas cynique, mais terriblement lucide, comme à travers cent voiles qu'on aurait superposés.

Et si les Ebisus, peuple de tête et de courage, s'étaient maintenus, ils seraient peut-être devenus les maîtres de la terre.

Mais sans doute le génie des nations s'épuise-t-il ; et quand il a tout produit, tout parcouru, tout goûté, rassasié de ses propres chefs-d'œuvre et incapable d'en produire de nouveaux, il s'endort et retourne au néant.

*Jetons un dernier regard aux images qui errent autour du Monolithe noir.*

*On aperçoit un radeau suspendu au sommet d'une vague. Il redescend, disparaît entre deux flots, puis se montre encore sur la cime d'une lame élevée. Une femme le conduit. La lumière astrale nous la montre debout, blanche et belle, au flanc d'une vague d'émeraude. Elle chante en luttant contre la tempête. Sa taille est haute. La blancheur de ses bras et de son teint, ses longs cheveux noirs, qui flottent épars, annoncent la fille des Ebisus, et contrastent, par leur douceur, avec son allure fière et sauvage.*

*Mais bientôt l'embarcation chavire, s'enfonce dans les eaux, et disparaît. – Image d'une race qui s'est évaporée de la surface de la terre...*



## TABLE des MATIÈRES

Avant-Propos .....	9
Ouverture .....	13
<i>Première Ere</i> : les Ebisus, ou les commencements de la civilisation .....	19
<i>Deuxième Ere</i> : Isé, ou la fondation de l'Empire .....	33
<i>Troisième Ere</i> : Osaka, ou la loi écrite .....	59
<i>Quatrième Ere</i> : Kamakura, ou la puissance de l'Hydre .....	99
<i>Cinquième Ere</i> : Edo, ou la paix rétablie .....	137
<i>Sixième Ere</i> : Meiji, ou la Rénovation accomplie .....	165
<i>Septième Ere</i> : Showa, ou l'Hydre terrassée .....	177
<i>Huitième Ere</i> : Heisei, ou l'Homme nouveau .....	211
Epilogue .....	257
Lexique .....	261
Index Général .....	269
Index des thèmes fondamentaux .....	281

**Aux Editions Auréas** (extrait du catalogue) :

- Initiation à la Politique Esotérique (*Jacques Sourmail*)  
Volume 1 : Le Monde Islamique, La Russie  
Volume 2 : La Chine, John Kennedy, Notre Epoque  
Volume 3 : Rendez-vous avec l'Inde  
*en co-édition avec les Editions de Tournemire*
- Le Japon, une histoire secrète (*Jacques Sourmail*)  
*en co-édition avec les Editions de Tournemire*
- Guide d'Harmonisation avec les Fêtes de la Nature (*J. Spinetta*)
  
- Initiation à l'Astrologie Uranienne (*A.-S. Descamps, G. Ruis*)
- Psychologie des Interceptions (*Irène Andrieu*)
- Astrologie Soli-lunaire (*Irène Andrieu*)
- Guide d'Astrologie Conditionaliste (*Christine Saint-Pierre*)
  
- The New International Ephemerides 1900-2050 (150 ans)
- The Complete Ephemerides 1930-2030 (à 0 heure)
- The Complete Ephemerides 2000-2050
- Ephémérides de la Lune Noire vraie 1910-2010
- Tables des Maisons (0 à 66°)
  
- Posters du Zodiaque (couleur)
- Tampons pour monter les thèmes
- Blocs de feuilles de thèmes vierges (50 feuilles)
  
- Logiciels d'astrologie, numérologie, tarots, biorythmes, etc.

*Demandez notre catalogue gratuit présentant tous nos produits,  
ou consultez-le sur Internet : [www.aureas.com](http://www.aureas.com)*